

L'excès, l'oubli

Bernard Simeone

Anatol a tout lu, tout pensé, mais il n'écrit pas. Pas encore. Son livre, paradoxalement, n'est que tension vers l'écriture, monologue d'un être anxieux d'interrompre la loquèle, mais terrifié à l'idée d'être le dernier — ou le seul — à parler.

Manlio Sgalambro

Anatol

trad. de l'italien par Carole Walter

et Dominique Bouveret

Circé éd., 161 p., 115 F

Anatol n'a pas de mots assez durs pour « ces esprits qui se laissent emporter jusqu'au poème en gémissant de plaisir mais ne savent pas articuler *Appearance and reality* » et pourtant son théâtre intérieur engendre d'abord un poème philosophique, en quête d'une œuvre plus que de vérité.

Anatol fustige l'entreprise de Nietzsche, « le premier penseur sans pensée », qui voulut introduire dans les choses philosophiques « un air d'opérette », mais sa propre logorrhée s'enfle, meurt et renaît comme pour illustrer un vitalisme proprement nietzschéen. Anatol, « contemporain de la fin du monde », voit dans la métaphysique une exploration des événements de la parole, et voudrait sans fin réécrire *Le Monde comme volonté et comme représentation*, mais son phrasé sacrifie au culte très matériel de l'excès, celui de Roberto Calasso — éditeur du livre en Italie — qui serait excès de la référence et du mythe, autant que celui de Thomas Bernhard (à l'extrême de la paranoïa : la musique).

Dans la prolifération d'une pensée qui se rêve coupante et s'avère cancéreuse, Anatol, le personnage unique, monstrueusement déshumanisé mais aussi « trop humain », de ce « récit » de Sgalambro, conduit son *auditeur* (plus encore que son lecteur) en terre d'apories, et par la voie des paradoxes vers une possible réalité. Celle-ci ne se mesure pas à l'aune de la mort, mais du néant (horizon inatteignable de la précédente), qui engendre le récit avant même la pensée, en un cycle infernal, double grimaçant du moulin mystique de Vézelay.

Fabrique de concepts (comme l'ont rappelé, à toutes fins utiles, Deleuze et Guattari), la philosophie n'intéresse notre personnage que si d'abord elle est désir de la forme et fétichisme du sens. Il n'est guère plus étonnant que le solipsisme en expansion d'Anatol bute sur les grandes questions éthiques et soit contraint de les balayer d'un revers méprisant parce que angoissé : le bien qu'on souhaite (ou qu'on fait) à autrui est la pire des rapacités, qui vise à l'anéantissement de l'autre même qu'on voulait immortel. « Le bien nous tombe dessus comme une pluie ardente, comme un tort qui nous est fait. Celui qui survit au choc, celui-là obtient l'onction et la consécration. Et il pourra se dire maître de cet instant. Mais il lui faudra s'arranger pour tout trouver là, dans ce "lieu", puis accepter de s'en retourner, misérable mendiant, comme avant. » Troublante similitude avec la pensée de Calasso dans *Les Noces de Cadmos et Harmonie* : « La parole permet une victoire trop nette, qui ne laisse pas de dépouilles. (...) La parole peut vaincre là où toute autre arme échoue, mais après sa victoire, elle reste nue et solitaire. »

Phobique à l'égard de l'autre et de la bonté (de la haine) qu'il suscite, Anatol l'est plus encore à l'égard de cette nudité à laquelle reconduit la plénitude éphémère du concept. Son monologue s'établit sur les ruines de toute saisie intellectuelle et d'un sens dont les éclipses sont au fond plus nécessaires que la continuité à qui veut connaître le nirvâna qu'espérait Schopenhauer et qu'aujourd'hui, scandaleusement, la technique triomphante permettrait seule d'atteindre, elle qui est la forme occidentale du renoncement à la vie. Les pages où s'expose cette intuition provocatrice sont parmi les plus roboratives d'un ouvrage désespérément tonique, conclu par la moderne et classique injonction : *Il faut tenter d'écrire !* »

Après avoir refermé le livre, le lecteur se demande longtemps s'il n'a pas été victime d'une mystification, si tout ce qu'a proféré Anatol (et que Carole Walter et Dominique Bouveret ont fort bien traduit) fut autre chose que fureur du verbe en réponse à une « atmosphère abominable », et « promesse d'oubli ». Réaliser alors que Sgalambro a donné à son ouvrage le titre du premier cycle dramatique de Schnitzler, consacré à la jeunesse dorée de Vienne, ne pourra qu'accroître la perplexité.

Extrait

Allez et prêchez que le monde est fini et que tout ce que nous voyons n'est plus désormais que rêve éveillé, dit Anatol. Dites-le à chacun, dans le moindre recoin, et regardez-le bien, car doivent apparaître sur son visage des signes de joie et un large sourire. Dites : réjouissons-nous, le monde est fini. Finies nos tribulations. Tout n'est que songe : les cruautés de l'un et la bonté de l'autre, le plus haut sommet et les *Cantos*, moi qui t'annonce la fin du monde et toi qui t'en réjouis et exultes. (N'y aurait-il même que l'image de ce jour-là — rien d'autre, comprends-tu, ne peut nous être donné — je t'en conjure : jouissons de cette ombre et faisons la fête, en personnes qui ont pensé juste, même si la fausseté des choses n'a pas été en accord avec la pensée)...

Et pourtant rien n'arrive de ce qui fut mille et mille fois prévu. La terre ne s'ouvre pas, Isaïe, le soleil n'est pas extirpé, ne dégringole pas ; personne ne tombe des astres, tout se déroule en ordre. Le père aime son fils, et réciproquement, l'amitié triomphe, on loue la pudeur, et jamais le monde ne fut plus honnête. (O Jean de Patmos, qui as vu un astre tomber du ciel et entendu l'aigle crier trois fois : « gare ! »). Non, Lear, la solide sphère du monde n'est pas déracinée. Son assiette toujours nous émerveille, l'ordre y règne, il est même excessif : c'est pourquoi il n'existe pas, mais n'est que représentation. (Darling, cet ordre pourtant nous tue...).